

## PREMIÈRE PARTIE.

### PREMIÈRE ET SECONDE ÉPOQUE

#### DE LA LITTÉRATURE ANGLOISE.

---

LITTÉRATURE SOUS LE RÈGNE DES ANGLO-SAXONS, DES DANOIS,  
ET PENDANT LE MOYEN AGE.

---

DES ANGLO-SAXONS A GUILLAUME LE CONQUÉRANT. — BRETONS.

---

TACITE. — POÉSIES ERSES.

Entrons maintenant dans les diverses époques de la langue et de la littérature angloises. Le lecteur placera facilement sur le tableau que je viens de tracer les auteurs et leurs ouvrages à mesure que je les ferai passer devant ses yeux. Il s'agit d'abord de l'époque anglo-saxonne; mais avant de nous en occuper voyons s'il ne reste aucune trace de la langue des Bretons sous la domination romaine.

César ne nous parle que des mœurs de ces insulaires. Tacite nous a conservé quelques discours des chefs bretons; j'omets la harangue de Caractacus à Claude, et ne citerai, en l'abrégeant, que le discours de Galgacus dans les montagnes de la Calédonie :

... « Le jour de votre liberté commence... La terre nous manque et le refuge de la mer nous est interdit par la flotte romaine; il ne nous reste que les armes. Dans le lieu le plus retiré de nos déserts, n'apercevant pas même de loin les rivages assujettis, nos regards n'ont point été souillés du contact de la domination étrangère. Placés aux extrémités de la terre et de la liberté, jusqu'à présent la renommée de notre solitude et de ses replis nous a défendus : à présent les bornes de la Bretagne apparoissent. Tout ce qui est inconnu est magnifique; mais au delà de la Calédonie, aucune nation à chercher, rien, hormis les flots et les écueils, et les Romains sont arrivés jusqu'à nous.

« ... Dans la famille des esclaves, le dernier venu est le jouet de ses compagnons : nous, les plus nouveaux, et conséquemment les plus méprisés dans cet univers de la vieille servitude, nous ne pourrions attendre que la mort, car nous n'avons ni guérets, ni mines, ni ports où l'on puisse user nos bras. Courage donc, vous qui chérissez la vie ou la gloire ! Les épouses des Romains ne les ont point suivis ; leurs pères ne sont pas là pour leur faire honte de la fuite : ils regardent en tremblant ce ciel, cette mer, ces forêts qu'ils n'ont jamais vus. Enfermés et déjà vaincus, nos dieux les livrent entre nos mains... Ici votre chef, ici votre armée ; là le tribut, les travaux, les souffrances de l'esclavage : des maux éternels ou la vengeance sont pour vous dans ce champ de bataille. Marchez au combat ! pensez à vos ancêtres et à votre postérité. »

Après Tacite, qui a paraphrasé quelques mots de Galgacus conservés par tradition dans les camps romains, un abîme se creuse : on traverse quinze siècles avant d'entendre parler de nouveau du génie des Bretons, et encore comment ! Macpherson transportant en Écosse le barde irlandais Ossian, défigurant la véritable histoire de Fingal, cousant trois ou quatre lambeaux de vieilles ballades à un mensonge, nous représente un poète de la Calédonie tout aussi réellement que Tacite nous en a représenté un guerrier. Puisque après tout nous n'avons qu'Ossian ; puisque les fragments qu'on pourroit donner comme venant des bardes appartiennent plutôt aux diverses espèces de *chanteurs* que je rappellerai tout à l'heure, il faut bien faire usage du travail de Macpherson. Mais comme les poèmes que John Smith ajouta à ceux qu'avoit publiés le premier éditeur du barde écossais sont moins connus, j'en extrairai de préférence quelques passages :

« Filles des champs aériens de Trenmor, préparez la robe de vapeur transparente et colorée. Dargo, pourquoi m'avois-tu fait oublier Armor ? Pourquoi l'aimois-je tant ? Pourquoi étois-je tant aimée ? Nous étions deux fleurs qui croissoient ensemble dans les fentes du rocher ; nos têtes humides de rosée sourioient aux rayons du soleil. Ces fleurs avoient pris racine dans le roc aride. Les vierges de Morven disoient : Elles sont solitaires, mais elles sont charmantes. Le daim, dans sa course, s'élançoit par-dessus ces fleurs, et le chevreuil épargnoit leurs tiges délicates. »

« Le soleil de Morven est couché pour moi. Il brilla pour moi ce soleil dans la nuit de mes premiers malheurs, au défaut du soleil de ma patrie ; mais il vient de disparaître à son tour ; il me laisse dans une ombre éternelle. »

« Dargo, pourquoi t'es-tu retiré si vite ? »...

« ... Partout sur les mers, au sommet des collines, dans les profondes vallées, j'ai suivi ta course. En vain mon père espéra mon retour, en vain ma mère pleura mon absence ; leurs yeux mesurèrent souvent l'étendue des flots, souvent les rochers répétèrent leurs cris. Parents, amis, je fus sourde à votre voix ! Toutes mes pensées étoient pour Dargo ; je l'aimois de toute la force de mes souvenirs pour Armor. Dargo, l'autre nuit j'ai goûté le sommeil à tes côtés sur la bruyère. N'est-il pas de place cette nuit dans ta nouvelle couche ? Ta Crimoïna veut reposer auprès de toi, dormir pour toujours à tes côtés. »

« Le chant de Crimoïna alloit en s'affoiblissant à mesure qu'il approchoit de sa fin ; par degrés s'éteignoit la voix de l'étrangère : l'instrument échappa aux bras d'albâtre de la fille de Lochlin ; Dargo se lève : il étoit trop tard ! l'âme de Crimoïna avoit fui sur les sons de la harpe. »

On croira ce que l'on pourra des traductions calédoniennes de Tacite et de John Smith. Les historiens mentent un peu plus que les poètes, sans en excepter Tacite, qui toutefois répandoit sa parole brûlante sur les tyrans, comme on jette de la chaux vive sur les cadavres pour les consumer.

#### ANGLO-SAXONS ET DANOIS.

Les Anglo-Saxons ayant succédé aux Romains, et les Danois étant venus à leur tour au partage de la Grande-Bretagne, il seroit presque impossible de séparer *littérairement* l'époque des Anglo-Saxons de celle des Danois ; c'est pourquoi je les confonds ici.

Les Danois amenèrent avec eux leurs scaldes : ceux-ci se mêlèrent aux bardes galliques. Trois choses ne pouvoient être saisies pour dette, chez un homme libre du pays de Galles : son cheval, son épée et sa harpe. Les nations entières, dans leur âge héroïque, sont poètes : on chantoit à la guerre, on chantoit aux festins, on chantoit à la mort ; on redoutoit surtout de mourir dans son lit comme une femme. Starcather n'ayant pu trouver sa fin dans les combats, se mit une chaîne d'or au cou, et déclara la donner aux passants assez charitables pour le débarrasser de sa tête. Siward, comte danois du Northumberland, honteux de vieillir et craignant d'être emporté d'une maladie, dit à ses amis : « Revêtez-moi de ma cotte de mailles ; ceignez-moi mon épée ; placez mon casque sur ma tête, mon bouclier dans ma main gauche, ma hache dorée dans ma main droite ; que je tombe dans la garbe d'un guerrier. »

Sur le champ de bataille, les hymnes, accompagnés du choc des

armes, éclatoient d'une manière si terrible, que les Danois, pour empêcher leurs chevaux d'en être effrayés, les rendoient sourds.

Les croyances étoient à l'avenant de ces mœurs poétiques. Quinze jeunes femmes et dix-huit jeunes hommes balloient un jour dans un cimetière; le prêtre Robert, qui disoit la messe, les fit inviter à se retirer; ils se moquèrent du prêtre. L'officiant pria Dieu et saint Magnus de punir la troupe impie, en l'obligeant à chanter et à danser une année entière: sa prière fut exaucée; un des condamnés prit par la main sa sœur, qui figuroit avec lui; le bras se sépara du corps sans que l'invalidé de Dieu perdit une goutte de sang, et elle continua de sauter. Toute l'année les quadrilles ne souffrirent ni du froid, ni du chaud, ni de la faim, ni de la soif, ni de la fatigue; leurs vêtements ne s'usèrent pas. Commençoit-il à pleuvoir? il s'élevoit autour d'eux une maison magnifique. Leur danse incessante creusa la terre, et ils s'y enfoncèrent jusqu'à mi-corps. Au bout de l'an, l'évêque Hubert brisa les liens invisibles dont les mains des danseurs et danseuses étoient enchainées: la troupe tomba dans un sommeil qui dura trois jours et trois nuits.

Une vieille, nommée Thorbiorga, fameuse sorcière, fut invitée au château du comte Torchill, afin de dire quand se termineroient la peste et la famine du comté. Thorbiorga arriva sur le soir: robe de drap vert boutonnée du haut jusqu'en bas; collier de grains de verre; peau d'agneau noir, doublée d'une peau de chat blanc, sur la tête; souliers de peau de veau, le poil en dessus, liés avec des courroies; gants de peau de chat blanc, la fourrure en dedans; ceinture *huntandique*, au bout de laquelle pendoit un sac rempli de grimoires. La sorcière soutenait son corps grêle sur un bâton à viroles de cuivre. Elle fut reçue avec beaucoup de respect: assise sur un siège élevé, elle mangea un potage de lait de chèvre, et un ragoût de cœurs de différents animaux. Le lendemain Thorbiorga, après avoir symétrisé ses instruments d'astrologie selon le thème céleste, ordonna à la jeune Godréda, sa compagne, d'entonner l'invocation magique *vardlokur*. Godréda chanta d'une voix si douce, que le manoir du laird Torchill en fut ravi. Il eût été bien malheureusement né celui qui ne fût pas né poète en ce temps-là.

Les rois mêmes l'étoient: Alfred le Grand, Canut le Grand furent l'honneur des walkiries. Les bardes et les scaldes s'éjouissoient à la table des princes, qui les combloient de présents: « Si je demandois la lune à mon hôte, s'écrie un barde, il me l'accorderoit. » Les poètes ont toujours été affriandés par la lune.

Cædmon révoit en vers et composoit des poèmes en dormant: poésie est songe.

« Je sais, dit un autre barde, un chant pour émousser le fer; je sais un chant pour tuer la tempête. » On reconnoissoit ces inspirés à leur air; ils sembloient ivres; leurs regards et leurs gestes étoient désignés par un mot consacré: *Skallviengl*, « folie poétique. »

La chronique saxonne donne en vers le récit d'une victoire remportée par les Anglo-Saxons sur les Danois, et l'histoire de Norvège conserve l'apothéose d'un pirate de Danemark, tué avec cinq autres chefs de corsaires sur les côtes d'Albion.

« Le roi Éthelstan, le chef des chefs, celui qui donne des colliers aux braves, et son frère, le noble Edmond, ont combattu à Brunanburgh avec le tranchant de l'épée. Ils ont fendu le mur des boucliers, ils ont abattu les guerriers de renom, la race des Scots et les hommes des navires.

« Olaf s'est enfui avec peu de gens, et il a pleuré sur les flots. L'étranger ne racontera point cette bataille, assis à son foyer, entouré de sa famille, car ses parents y succombèrent, et ses amis n'en revinrent pas. Les rois du Nord, dans leurs conseils, se lamenteront de ce que leurs guerriers ont voulu jouer au jeu du carnage avec les enfants d'Edward.

« Le roi Éthelstan et son frère Edmond retournent sur les terres de Ouest-Sex. Ils laissent derrière eux le corbeau se repaissant de cadavres, le corbeau noir au bec pointu, et le crapaud à la voix rauque, et l'aigle affamé de chair, et le milan vorace, et le loup fauve des bois.

« Jamais plus grand carnage n'eut lieu dans cette île; jamais plus d'hommes n'y périrent par le tranchant de l'épée, depuis le jour où les Saxons et les Angles vinrent de l'est à travers l'Océan, où ils entrèrent en Bretagne, ces nobles artisans de guerre, qui vainquirent les Welches et prirent le pays. »

Maintenant la chanson en l'honneur du pirate:

« Il m'est venu un songe: je me suis vu, au point du jour, dans la salle du Valhalla, préparant tout pour la réception des hommes tués dans les batailles.

« J'ai réveillé les héros dans leur sommeil; je les ai engagés à se lever, à ranger les bancs, à disposer les coupes à boire, comme pour l'arrivée d'un roi.

« D'où vient tout ce bruit? s'écrie Bragg; d'où vient que tant d'hommes s'agitent et que l'on remue tous les bancs? C'est qu'Érik doit venir, répond Oden; je l'attends. Qu'on se lève, qu'on aille à sa rencontre.

« Pourquoi donc sa venue te plaît-elle davantage que celle d'un autre roi? C'est qu'en beaucoup de lieux il a rougi son épée de sang; c'est que son épée sanglante a traversé beaucoup de lieux.

« Je te salue, Érik, brave guerrier; entre, sois le bien-venu dans cette demeure. Dis-nous quels rois t'accompagnent, combien viennent avec toi du combat? »

« Cinq rois viennent, répond Érik, et moi je suis le sixième. »

Je ne pouvois mieux faire que d'emprunter cette traduction à l'*Histoire de la Conquête d'Angleterre par les Normands*. Jouissons des travaux de M. A. Thierry, mais apprenons de lui ce qu'ils lui ont coûté, notre admiration s'augmentera de notre reconnaissance :

« Je venois d'entrer avec ardeur dans une série de recherches toutes nouvelles pour moi. Quelque étendu que fût le cercle de ces travaux, ma cécité complète ne m'auroit pas empêché de le parcourir : j'étois résigné, autant que doit l'être un homme de cœur; j'avois fait amitié avec les ténèbres. Mais d'autres épreuves survinrent . . . . . Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science. »

Graves et touchantes paroles pour lesquelles je ne me reproche point de m'être écarté de mon sujet.

J'ai déjà dit quelque chose de ce sujet dans *mes études historiques*. Les navigateurs normands célébroient eux-mêmes leurs courses :

« Je suis né dans le haut pays de Norvège, chez des peuples habiles à manier l'arc; mais j'ai préféré hisser ma voile, l'effroi des laboureurs du rivage. J'ai aussi lancé ma barque parmi les écueils, *loin du séjour des hommes*. »

Ce scalde des mers avoit raison, puisque les Danes ont découvert le Vineland ou l'Amérique *loin du séjour des hommes*.

Angelbert gémit sur la bataille de Fontenay et sur la mort de Hugues, bâtard de Charlemagne. La fureur de la poésie étoit telle qu'on trouve des vers de toutes mesures jusque dans les diplômes du vi<sup>e</sup>, du ix<sup>e</sup> et du x<sup>e</sup> siècle. Un chant teutonique conserve le souvenir d'une victoire remportée sur les Normands, l'an 881, par Louis, fils de Louis le Bègue. « J'ai connu un roi appelé le seigneur Louis, qui servoit Dieu de bon cœur, parce que Dieu le récompensoit. . . . . Il saisit la lance et le bouclier, monta promptement à cheval, et vola pour tirer vengeance de ses ennemis. » Personne n'ignore que Charlemagne avoit fait recueillir les anciennes chansons des Germains.

La parole usitée dans les forêts est dès sa naissance une parole complète pour la poésie : sous le rapport des passions et des images, elle dégénère en se perfectionnant. Les chants nationaux des barbares

étoient accompagnés du son du siffre, du tambour et de la musette. Les Scythes, dans la joie des festins, faisoient résonner la corde de leur arc. La cithare ou la guitare étoit en usage dans les Gaules, et la harpe dans l'île des Bretons. L'oreille dédaigneuse des Grecs et des Romains n'entendoit, dans les entretiens des Franks et des Bretons, que des croisements de corbeaux ou des sons non articulés sans aucun rapport avec la voix humaine. Quand les nations du Nord eurent triomphé, force fut de trouver ce langage harmonieux, et de comprendre les ordres que le maître dictoit à l'esclave.

Les rythmes militaires se viennent terminer à la chanson de Roland, dernier chant de l'Europe barbare. « A la bataille d'Hastings, dit encore le grand peintre d'histoire que j'ai cité, un Normand, appelé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant des exploits, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et Roland. En chantant il jouoit de son épée, la lançoit en l'air avec force et la recevoit dans sa main droite. Les Normands répétoient ces refrains, ou crioient : Dieu aide ! Dieu aide ! »

« Taillefer, qui mult bien chantout,  
Sor un cheval qui tost alout,  
Devant le duc alout chantant  
De Karlemagne et de Rollant  
Et d'Olivier et des vassaux  
Qui moururent à Roncevaux. »

Ces rimes sont de Wace, mais Geoffroy Gaimar a de plus longs détails sur Taillefer. Il est curieux d'observer comment les usages se transforment et cependant se perpétuent : le tambour maître, qui jette sa canne en l'air et qui la reçoit dans sa main à la tête d'un régiment, est la traduction du jongleur militaire.

Avant même la bataille d'Hastings, il existe un autre témoignage des provocations de la chanson du soldat : en 1054, Guillaume battit les François à Mortemer en Normandie; un de ses serviteurs, monté dans un arbre, cria toute la nuit :

Francis, Francis, levez ! levez !  
Tenez vos veies ; trop dormez ;  
Allez vos amis enterrer  
Ki sont occis à Mortemer.

Ce singulier héraut d'armes, insultant du haut d'un chêne l'ennemi vaincu, offre un tableau naïf des mœurs de ce temps.